

Abou Hmeid est un jeune homme aux traits délicats, séduisant et frais comme une rose. Diplômé de l'université du Caire en 2003, il a étudié le droit sur les recommandations de son défunt père. Dès son entrée à l'université, il s'est pris de passion

KHALED AL KHAMISSI

L'Arche de Noé

roman traduit de l'arabe (Égypte) par Soheir Fahmi
avec la collaboration de Sarah Siligaris

pour cette matière, mais pas pour l'économie et les finances qui restèrent coincées dans sa gorge comme une arête et qu'aucun verre d'eau ne put jamais faire passer.

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

L’auteur de *Taxi* campe ici, avec la même verve et le même talent de conteur, douze personnages dont les destins se sont croisés avant ou après avoir émigré à la recherche d’un emploi – ou tenté de le faire.

Le premier, Ahmad Ezzedine, est un jeune licencié en droit qui ne parvient pas à accéder au poste qu’il a toujours ardemment souhaité, faute de pouvoir payer le pot-de-vin “réglementaire”. Il se décide à partir pour les États-Unis et rompt avec sa fiancée. Celle-ci est contrainte par ses parents à se marier avec un restaurateur déjà installé à New York. Il est assisté de son cuisinier et homme à tout faire, Abd al-Latif Awad, entré clandestinement aux États-Unis après un périple rocambolesque en Amérique du Sud. Mais Abd al-Latif ne tarde pas à se mettre au service d’un homme d’affaires véreux qui a réussi à passer sa grosse fortune à l’étranger et dont le fils, Farid, mène à Londres une vie de bâton de chaise...

Défilent ensuite les autres personnages : le professeur de philosophie dans une université britannique, son cousin reconduit en Égypte après une tentative ratée d’immigration clandestine, le jeune Nubien d’Assouan, le passeur débrouillard, la doctoresse copte, la prostituée. À travers ces portraits se révèle une société sur le point d’exploser, minée par la corruption, la répression politique et les discriminations confessionnelles ou ethniques.

À la lumière des événements de 2011 en Égypte, ce roman de Khaled Al Khamissi, paru en 2009, frappe par sa puissance prémonitoire.

KHALED AL-KHAMISSI

Né au Caire en 1962, Khaled Al Khamissi est producteur, réalisateur et journaliste. Diplômé en sciences politiques à l'université du Caire et en relations internationales à l'université de Paris-Sorbonne, il est l'auteur de Taxi (Actes Sud, 2009), devenu rapidement un best-seller et aussitôt traduit en plusieurs langues européennes.

DU MÊME AUTEUR

TAXI, Actes Sud, 2009, Babel n° 1075.

Titre original :

Safnat Nûb

Éditeur original :

Dâr al-Shorouk, Le Caire

© Khaled al-Khamissi, 2009

© ACTES SUD, 2012

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-01466-7

KHALED AL-KHAMISSI

L'Arche de Noé

roman traduit de l'arabe (Égypte) par Soheir Fahmi
avec la collaboration de Sarah Siligaris

ACTES SUD

AHMAD EZZEDINE

Abou Hmeid est un jeune homme aux traits délicats, séduisant et frais comme une rose. Diplômé de l'université du Caire en 2003, il a étudié le droit sur les recommandations de son défunt père. Dès son entrée à l'université, il s'est pris de passion pour cette matière, mais pas pour l'économie et les finances qui restèrent coincées dans sa gorge comme une arête et qu'aucun verre d'eau ne put jamais faire passer.

Tout au long de ses années d'études il rêva d'un poste au bureau du procureur. Ses ambitions lui firent miroiter un brillant avenir dans ce métier et il se voyait devenir procureur et faire régner la justice. Déterminé à réaliser son rêve, il étudia assidûment et réussit brillamment tout en esquivant les jalousies et les médisances de ses camarades. Un soir, il leva la tête au ciel, la lune lui sourit, il promit alors à son père que, bientôt, il serait juge, comme il l'avait tant espéré.

Aucun autre homme de la petite famille d'Ahmad Ezzedine n'avait fait long feu. Son père était mort alors qu'il était âgé de treize ans. Puis ce fut le tour de son oncle qui avait lui-même pris le rôle du père après la mort de celui-ci. Sa tante, qui n'avait pas pu enfanter durant sa vie conjugale, s'était campée

entre sa mère et lui. Ahmad avait grandi entre ces deux femmes, choyé comme un coq en pâte. Il n'avait plus d'oncles, et ses grands-parents avaient rendu l'âme bien avant sa naissance. Aussi, Ahmad disait souvent : "Le monde serait plus beau s'il était gouverné par les femmes, et il ajoutait : À condition qu'elles ne ressemblent ni de près ni de loin à Condoleezza Rice !"

Sa licence en poche et le cœur plein d'entrain, il s'apprêtait à franchir les portes du bureau du procureur, il touchait son rêve du bout des doigts. Mais il ignorait qu'en sortant de l'université il serait projeté du monde des étudiants vers celui des adultes. Finie l'époque où il pouvait encore étudier, rêver et aimer, les choses sérieuses allaient commencer. Il devrait résoudre les entrelacs de la vie, noués comme une tresse de cheveux afro égyptiens qu'il ne pourrait démêler qu'en excellant dans l'art de la corruption et de la débrouillardise. En bon Cairote, il avait appris à encaisser les coups et avait fini par perdre la pureté inscrite dans ses gènes depuis des générations. Il en avait hérité de sa mère, tout comme ses superbes yeux. Un jour, il se leva à l'aube et se rendit à la mosquée voisine. Il fit sa prière et, là, il découvrit qu'il n'était plus naïf. Ce trait de caractère l'avait quitté le matin même, quand à moitié endormi, il avait franchi la porte de son immeuble délabré. Maintenant, il devait mobiliser tous ses sens pour découvrir ce que la vie lui réservait. C'est à 5 h 57 précisément, alors qu'il était assis sur le tapis de prière, qu'il comprit qu'il ne réaliserait son rêve qu'à condition de faire passer sous la table un pot-de-vin de 70 000 livres. "Il est loin le jour où tu franchiras la porte du bureau du procureur.

Tu n'as pas un rond et pas le bras long. Apprends, jeune homme, à ne pas rêver plus loin que le bout de ton nez.”

Il remonta chez lui après la prière de l'aube et, pour la première fois depuis longtemps, il dormit profondément, abandonnant ses beaux rêves de réussite qui lui pourrissaient la vie.

“Nous les jeunes on se prend la tête, on passe notre temps à ramer pour sortir de la galère et on finit par chercher à partir. On est perdus. On est perdus au milieu du chaos, du désordre et de la corruption. On n'avance pas d'un pas parce qu'on ne voit pas la lumière au bout du tunnel. On est bloqués derrière un mur en béton armé de l'époque pharaonique d'où on observe les gens qui vivent de l'autre côté. Ils bossent la semaine et s'amuse le soir et les week-ends. Ils sont accros au travail mais ils se font plaisir et dépensent leur fric sans compter. Quand on compare avec notre vie en Égypte ! Pas de boulot, pas un sou, pas de loisirs, on n'a pas une miette de ce qu'ils ont. Pourtant, on ne voudrait qu'une chose, vivre comme eux, sortir de la cage où on est enfermés, on veut bouger, respirer. Grâce aux paraboles et à Internet on suit la vie là-bas et on sait ce qui s'y passe, il y a un air de liberté, des filles, des gars, de l'amour, tout est possible. Leur morale est plus saine que la nôtre. Nous, on perd nos traditions et notre culture, tout s'écroule autour de nous. Je ne veux pas trop cracher dans la soupe mais... on devient faux jetons. Impeccables à l'extérieur et pourris à l'intérieur. Moi, en tant qu'Égyptien qui aime sa patrie et son quartier, je suis sûr qu'il faut que je

parte pour rendre service à mon pays. Mais il ne veut pas de moi, il ne m'aide pas à travailler, pour lui je suis un fardeau. Le gouvernement n'a pas de projets, alors il nous balance : « Vous êtes devenus trop nombreux, qu'est-ce qu'on va faire de vous ! » Tiens, regarde les affiches placardées partout dans les rues : « Réfléchissons et nous mangerons tous. » Eh bien les gens l'ont transformé en : « Réfléchissons et nous partirons tous. »

Moi, si je m'installe à l'étranger et que je mène ma barque, je deviendrai l'un d'entre eux. Ce sera une nouvelle vie pour moi. Là où je vivrai, je me sentirai chez moi... Si je pars maintenant et que je reste longtemps à l'étranger, est-ce que j'aurai envie de revenir en Égypte ? Ça me taraude. Et si j'ai des enfants, est-ce que je reviendrai les scolariser ici ? Sûrement pas ! Allez va, je reviendrai quand même de temps en temps faire une petite visite. Mais pas plus.”

Ahmad se réveilla dans la soirée. Plus d'une fois, sa mère et sa tante étaient rentrées dans sa chambre pour s'assurer qu'il dormait bien. Il respirait profondément et les traits de son visage étaient détendus. Chacune à son tour lui caressa le front et sa mère épongea la sueur qui perlait avec un mouchoir parfumé. Quand enfin Ahmad se leva, stupéfait par les chiffres que pointaient les aiguilles de sa montre, les deux femmes attendaient sur le canapé, assises l'une à côté de l'autre. Elles fixaient des cartes éparpillées devant elles : “Voyons voir, tu nous prédis quoi, des bonnes ou des mauvaises choses ? Est-ce qu'on va rester dans la poisse ou bien la chance va enfin nous sourire?”

Lorsqu'il entra dans la pièce, les deux femmes avaient les mains ouvertes sur une carte le désignant. Sa tante s'exclama : "Tu te lèves en même temps que la lune mon chéri. Ta moustiquaire doit être noire de moustiques. Il est 19 heures." Il s'installa à côté d'elles, le regard absorbé par un feuilleton américain qui passait sur une chaîne satellite. Alors sa mère se leva pour aller lui préparer à la fois le petit-déjeuner, le déjeuner et le dîner. Mais il avait un rendez-vous à 20 heures avec son voisin et ami Yasser et demanda la permission de sortir tout de suite.

Ils devaient se retrouver, comme d'habitude, au café de la rue Nahia. Yasser l'attendait avec les dominos posés devant lui. Il y était imbattable, tout comme en maths. Il avait un diplôme d'ingénieur en électricité mais le jeu était le seul domaine où il pouvait encore se servir de ses compétences. Il devinait d'instinct le jeu de son adversaire. On aurait dit qu'il possédait ces lunettes magiques dont rêvent les adolescents en Égypte pour voir les femmes nues. Pourtant, ce soir-là il laissa Ahmad le battre facilement. Il était heureux, comme un aveugle qui aperçoit enfin le bout du tunnel dans lequel il avance. Il était radieux, comme une étoile au milieu du désert.

Le lendemain du jour de sa soudaine illumination, Ahmad déposa soigneusement ses rêves dans une poubelle publique et se mit à la recherche d'un emploi dans un cabinet d'avocat. Après deux mois de pérégrinations, il comprit qu'en Égypte le nombre des diplômés en droit dépassait de loin ce que le monde compte de criminels, et finit par accepter un job dans un café dont le propriétaire cherchait un homme de confiance pour tenir la caisse en son absence. Au bout de quelques jours seulement, il

fit le constat que son salaire de 300 livres s'envolait aussi vite qu'une perdrix et lui suffisait à peine à acheter les tickets de bus entre son appartement de Nahia et Madinat Nasr où il travaillait. Mais un jour, enfin, il reçut un cadeau du ciel.

“On s’est enfin mis d’accord avec maître Goma Abd al-Salam pour que je devienne stagiaire dans son cabinet. Le maître est un grand homme, un avocat de qui on peut beaucoup apprendre. Mais son plus grand mérite, c’est d’avoir son bureau pas très loin de chez moi. Le salaire est de 150 livres par mois que je dépense entièrement dans les transports pour aller au tribunal. Si en plus je devais payer les transports de chez moi au bureau, je deviendrais fou, et ma mère aussi. Quand je lui ai dit combien je gagnais, elle s’est mise à pester sans arrêt : « Plutôt être aveugle que de voir ça ! » Ça me fait rire parce qu’elle a toujours été optimiste. De mon côté j’espérais pouvoir contribuer aux dépenses de la famille après avoir obtenu mon diplôme. Mais maintenant, la seule chose que j’espère, c’est pouvoir lui demander moins d’argent de poche. Je me suis mis en tête de devenir avocat après que Dieu m’a guéri du bureau du procureur. Tous les matins en me rasant, je répète devant mon miroir le serment du barreau : « Être avocat, c’est remplir une mission considérable : défendre les opprimés dans une société injuste. » Rendre justice aux opprimés, quelqu’un pourrait-il me dire s’il y a plus important dans la vie ?”

Au bout de quelques mois, la vie lui fit comprendre qu’en effet il y avait plus important que son stage dans un cabinet d’avocat. Les complications

commencèrent lorsque le locataire blond de leur appartement chic de Zamalek rendit ses clés. Ils ne réussirent pas à le relouer. Et il ne restait plus grand-chose du peu d'économies qui tapissaient le tiroir de la petite commode de la chambre de sa mère. Cet appartement de Zamalek était leur seul héritage et l'unique pilier de la famille. Après le décès du père, sa mère, crayon en main, avait calculé que la retraite du défunt ne leur permettrait pas de mener une vie digne, ni même indigne. Elle savait aussi qu'elle ne pourrait pas demander de l'aide à ses belles-sœurs qui la méprisaient depuis son mariage, ne supportant pas que leur frère ait choisi d'épouser une femme d'un milieu populaire. Elle prit ainsi la décision de louer l'appartement à un journaliste espagnol qui la paya généreusement et elle déménagea avec son fils à Boulaq al-Dakrou, le quartier populaire où elle avait été élevée par son défunt père. Ahmad passa du lycée huppé de Zamalek à l'école publique la plus proche de leur appartement de Boulaq. À l'époque, la décision fut dommageable pour le fils mais parfaite pour la famille. D'autant que le loyer de leur appartement de Zamalek augmentait plus vite que le taux annuel de l'inflation. Ainsi, elle subvenait à leurs besoins et menait paisiblement sa barque dans des eaux douces et calmes. Et même s'ils passaient parfois par des courants agités, ils ne chaviraient pas pour autant. L'appartement resta inoccupé pendant quelques mois mais les quelques économies de la mère étaient d'un grand soutien dans ces moments difficiles. Finalement les choses s'arrangèrent, lorsqu'un vieux Suédois passionné d'égyptologie loua l'appartement pour une durée indéterminée. Mais là encore, la satanée hausse du coût de la vie avalait toutes les

augmentations qu'elle réclamait et elle craignait de demander davantage. Elle pensa un moment vendre sa poule aux œufs d'or, Ahmad lui ayant demandé 70 000 livres pour payer le pot-de-vin du bureau du procureur. Mais qu'est-ce qui lui garantissait que cette somme suffisait, comme le prétendait son fils ? Ce qu'elle savait surtout, c'est que vendre leur seul bien serait un suicide pour la famille. La chance leur tournait maintenant le dos.

“Un malheur n'arrive jamais seul, se disait Ahmad, malgré les rengaines qu'il s'obstinait à répéter avant et après le petit-déjeuner. T'es avocat, c'est le plus beau métier.”

“J'en peux plus ! Tous les jours, pour bien faire mon métier, je dois mettre ma conscience au placard et oublier tout ce que j'ai appris à la fac de droit. Il faut désormais faire appel à des assassins pour exercer ce métier, rien de moins. Les problèmes ont commencé quand maître Gomaa m'a demandé de prendre contact avec les autorités compétentes : huissiers et policiers, pour appliquer une décision du parquet. J'ai commencé par aller voir l'huissier, il m'a dit : « Reviens demain. » Je suis passé le lendemain, puis le lendemain du lendemain, sans jamais obtenir de réponse. Quand je suis retourné chez l'avocat pour lui en parler il s'est mis dans une colère noire. Il m'a hurlé : « Combien tu lui as promis ? » Ce qui signifie qu'un avocat qui veut faire appliquer un jugement doit arroser les huissiers. La somme varie selon la gravité des affaires et le savoir-faire des protagonistes. Sur ce, je lui ai répondu que le type était intransigeant et que je n'avais rien pu en tirer. D'un coup, il m'a insulté : « Bon à rien ! » et il a fini par

envoyer un autre avocat qui savait sûrement mieux y faire, car il faut avouer que l'affaire a été réglée dare-dare. Une semaine plus tard, je me suis rendu dans un petit appartement du quartier Al-Malek Faysal pour faire appliquer un jugement d'expropriation. Le propriétaire était un vieil homme pauvre. J'ai réussi à marchander l'expulsion à 3 000 livres mais le maître a trouvé que c'était trop cher, d'après lui on pouvait récupérer l'appartement pour moins de 1 500 livres. Il m'a dit : « Franchement, Ahmad, je ne peux plus rien pour toi. Cherche un stage chez un autre avocat. Tu veux que je parle de toi à maître Hussein Oura ? » Et je suis parti, complètement déprimé.”

En quittant l'immeuble de maître Gomaa, rue du Soudan, Ahmad se sentait vieux, comme s'il avait mille ans. Il sortit dans la rue et inspira une grande bouffée du concentré d'oxyde de carbone ambiant. Il se mit à tousser, ses poumons ne parvenaient pas à recracher les substances qu'il avait pourtant l'habitude d'inhaler et il dut s'asseoir sur le rebord du trottoir pour reprendre ses esprits. Comme tous les soirs à 19 heures, la rue ressemblait à une salle d'attente de l'enfer. Des démons de l'asphalte passaient sans répit entre les concierges et les agents immobiliers qui fumaient leur narguilé sur le trottoir sans se soucier des cris dont on ne comprenait pas le sens. Sur la route embouteillée, des autobus narguaient des microbus qui, à leur tour, crachaient leurs vapeurs noires sur les voitures. C'était une jungle de ferraille et de ciment recouverte de poussière et dominée par les plus puissants, les plus belliqueux et les plus rusés. Le passage piéton de Boulaq al-Dakroul était à moins de cent mètres de la dalle de calcaire

blanche sur laquelle Ahmad avait posé son postérieur. Mais son corps était si affaibli qu'il ne crut pas pouvoir parcourir cette distance. Les cris des enfants, les klaxons des voitures, les vrombissements des moteurs et les insultes des chauffards enflaient de plus en plus et pressaient ses tympanes prêts à éclater. Alors, par un effort surhumain, il ferma ses cinq sens à double tour et rentra ses oreilles vers l'intérieur, comme un aigle qui ramasse ses ailes pour se poser. Il n'entendait plus rien, plus rien d'autre que ses poumons qui gémissaient chaque fois qu'ils s'emplissaient et se vidaient de l'air pollué. Il ferma les yeux et se recroquevilla. Il se souvint alors d'un film de karaté et revit sa scène préférée, celle du héros qui se prépare à donner le coup fatal. Lui aussi aurait bien frappé quelqu'un pour se soulager, s'il ne s'était pas senti si vieux.

«Ma mère est l'être le plus extraordinaire. Elle a réussi à me gonfler d'espoir. D'ordinaire, je n'étais jamais à l'appartement avant 22 heures. Mais ce soir-là je suis rentré à 8 heures du soir en traînant des pieds comme si j'avais un boulet de cent tonnes à chaque cheville. Dès que je suis rentré, elle m'a scanné du regard de la tête aux pieds. Je ne sais pas comment, mais ma mère comprenait tout de moi d'un seul regard. Elle m'a dit de sa voix douce : « Ne t'en fais pas mon chéri, c'est la volonté de Dieu. Et le choix d'Allah est toujours le meilleur. » Elle a posé sa main sur mon front puis elle m'a embrassé : « La vie avance et serpente comme un cours d'eau, mais la chance tourne, et à chaque détour tout peut changer. L'eau c'est bon pour toi mon chéri. Mais je vais te débarrasser de la boue qu'elle charrie. »

Nous avons regardé le film de la soirée. C'était *Si Omar* avec Naguib al-Rihani, ma mère en était folle. Lorsqu'il s'est terminé, elle m'a dit : « Tu vois, il y a toujours une délivrance après l'épreuve. » Je suis resté une semaine à la maison sans bouger. J'étais content de rester avec ma mère. Je me sentais en sécurité. Ensuite, j'ai passé un mois à chercher du boulot, mais finalement j'ai décidé de rompre avec Hagar car j'avais de bonnes raisons de le faire."

Hagar fut son premier et son dernier amour, "l'histoire du siècle", comme aimaient le dire ses copains de fac. Son regard croisa ses grands yeux le 1^{er} janvier 2000 à 11 h 59' 59" exactement. Au même moment, l'horloge de l'université sonna les coups de midi pour annoncer que douze heures s'étaient écoulées depuis le début du XXI^e siècle et pour marquer le début de leur histoire d'amour enflammée. Ce jour-là, pour fêter ses dix-huit ans avec ses nouveaux amis, il s'était installé à la cafétéria et avalait les uns après les autres des sandwiches au foie et aux piments. De son côté, Hagar flânait dans les couloirs de l'université avec son groupe de copines pour scruter le physique des étudiants. C'était quelques semaines seulement après leurs inscriptions respectives à l'université du Caire. Hagar n'était ni la plus belle, ni la plus grande, ni la plus petite et elle n'était pas non plus son genre de filles. Pourtant, Ahmad ne vit qu'elle. Et les minutes suivantes il n'eut d'yeux que pour les siens. Lui, c'était définitivement l'étudiant le plus beau de la fac. Il avait l'allure des grands hommes sans prétendre en être. Il semblait avoir hérité de la majesté des rois qui avaient dominé d'immenses contrées. Toutes les

filles du groupe sans exception l'avaient remarqué, et la jalousie qu'elles éprouvèrent à ce moment-là pour Hagar ne les quitta plus durant toutes leurs années d'études.

À midi et deux secondes exactement, Ahmad fit à Hagar un large sourire qui mit en ébullition sa circulation sanguine. Son cœur dut pomper le double de sa quantité habituelle de sang vers sa joue droite et son oreille gauche, ce qui diminua le flux de sang descendant vers sa jambe et fit trembler son genou gauche qui se mit à vaciller. Ahmad ne fit que lui sourire, mais à partir de ce jour, c'est Hagar qui prit les choses en main. Le coup de foudre du siècle se poursuivit sous le signe d'Éros et les escarmouches d'Huméris, il était sage, elle était profondément amoureuse. Pour elle, cette rencontre invraisemblable était le miracle de la paysanne pétrie de limon du Nil qui rencontre le prince charmant. Après sa licence, elle resta intransigente et tranchante comme la lame d'une épée avec sa famille qui voulait la marier. Elle attendait, les bras croisés, le jour où il se présenterait pour demander sa main. Elle était prête à patienter des années s'il le fallait, comme le pauvre génie qui espère toujours qu'Aladin viendra le libérer de sa lampe. Ses parents comprirent que ce sujet n'était pas discutable. Lorsque son père essayait d'aborder certains détails avec elle, comme l'appartement, la dot et la bague de fiançailles, Hagar répondait qu'Ahmad n'avait qu'un mot à dire pour qu'elle lui appartienne à vie. Et gare à son père s'il essayait de la forcer, elle était capable de couper les liens avec quiconque l'éloignerait d'Ahmad.

“Ma décision de quitter Hagar a été très difficile à prendre. Ne crois pas que notre relation soit une

amourette de jeunesse qui se termine à la fin des études. Pas du tout. Ne va pas croire non plus qu'il s'agit de sexe. Je l'ai rencontrée grâce aux anges, pas aux démons. Hagar coule dans mes veines, comme mon sang, c'est elle et ma mère ou plutôt ma mère et elle. Elles sont mon pays, ma terre et mon ciel. Mais que faire ? Je t'assure que je ne vois pas d'autres solutions. J'ai obtenu ma licence. Je me suis accroché à l'espoir d'entrer au bureau du procureur, puis je me suis accroché à la robe d'avocat. J'ai vraiment tenté de me donner des chances et d'éviter de penser à émigrer. Ma mère d'un côté et Hagar de l'autre ont essayé de me raisonner : « Il y a sûrement une solution pour que tu restes dans ce pays ! Accroche-toi, même à une brindille. » Le problème c'est qu'en ces jours de misère, même les brindilles se font rares. Tous les chemins que j'ai empruntés ne m'ont conduit qu'à une seule issue, partir d'Égypte et le plus vite possible. Hagar comprend très bien ma situation et n'a pas d'objection à me laisser partir, elle me rejoindra. Et avec mes copains on en discute depuis des années. À force, on connaît toutes les combines pour quitter le pays. On a étudié tous les cas de réussite. Et ce qui est clair, c'est que le moyen le plus rapide et le moins cher c'est Internet. Depuis un moment, je passe beaucoup de temps au cyberclub près de chez moi, dans un local rectangulaire où sont alignés de gauche à droite une dizaine d'ordinateurs connectés à Internet. À force de chatter jour et nuit, j'ai fini par rencontrer une Américaine. Le soir même, j'ai décidé de rompre avec Hagar, je ne voulais pas avoir une trahison sur la conscience.”

Le premier jour du mois de janvier de l'an 2000 à 11 h 55, Ahmad s'installa à son bureau du ministère et demanda à ne pas être dérangé. Tout le monde sortit de la pièce et on le laissa seul. Bien entendu, il ne s'agit en aucune façon de notre Ahmad, mais du Dr Ahmad Nazif, ministre égyptien des Télécommunications et des Technologies de l'Information. À 11 h 59' 58", il chassa de la main une mouche qui s'était posée sur ses lunettes et se mit à observer l'horizon. À midi exactement, le projet des Clubs des cybertechnologies tomba du ciel sur sa tête. Un large sourire de satisfaction éclaira son visage, c'était à l'instant même où Hagar trébuchait, à la suite du tremblement léger de son genou gauche. Il prépara le sujet de la conférence qu'il s'appropriait à prononcer devant les étudiants de l'université du Caire avec qui il espérait partager ses rêves. Le lundi 17 janvier 2000, le Dr Ahmad Nazif se rendit à l'université du Caire et annonça aux étudiants, dont notre Ahmad, le lancement en février d'un programme de formation intensif aux technologies de l'information pour les diplômés de l'université. Cet événement s'intitulait "L'Égypte et le nouveau millénaire". Le gouvernement allait lancer des projets en direction des jeunes, dont une banque de données des postes vacants, destinée à aider ceux qui cherchaient un emploi dans la fonction publique comme dans le secteur privé.

Le Dr Nazif rentra de l'université en se disant qu'ouvrir à travers toute l'Égypte des cyberclubs, équipés d'ordinateurs avec des connexions internet haut débit à des prix modiques, permettrait enfin au peuple égyptien d'accéder à l'ère de la communication. Cela ouvrirait de nouveaux horizons

économiques dans tous les secteurs, et les produits égyptiens pourraient même s'exporter et atteindre les marchés internationaux.

Le 2 novembre 2000, le premier ministre, le Dr Atef Ebeid, inaugura le club de Guizeh. Il était accompagné du Dr Nazif, du Dr Moufid Chehab, ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche scientifique, de Hussein Kamel Bahaa al-Din, ministre de l'Éducation nationale, du général Mostafa Abd al-Kader, ministre du Développement local, de M. Gamal Moubarak, président de l'Association de la génération de l'avenir et, enfin, de Mahmoud Abou Leil, gouverneur de Guizeh. Le Dr Ahmad Nazif exposa le plan du gouvernement et assura que la première étape de ce projet de développement des technologies de l'information et de la communication était la création de trente-trois cyberclubs dans six gouvernorats d'Égypte : Guizeh, Minya, Beni-Souef, Gharbeya et Alexandrie.

“La première fois que j'ai entendu parler de ces clubs, j'étais en première année de fac. À cette époque, on racontait l'histoire de cet étudiant de licence, un accro d'Internet qui, à force de chatter, avait fini par faire la connaissance d'une Allemande. Elle l'avait aidé et, avec la bénédiction d'Allah, il avait réussi à la rejoindre en Allemagne alors qu'il ne lui restait que trois mois pour passer ses examens de licence. Bien évidemment, le consulat allemand n'a pas pensé une seconde que cet étudiant quitterait la fac à la veille de ses examens et n'y remettrait plus les pieds. On lui a donc délivré un visa de deux semaines, mais pour lui, c'était comme un permis de séjour de deux siècles. D'ailleurs, il est toujours

là-bas. Après cette histoire, on s'est tous mis à rêver que ça arrive à l'un d'entre nous, et si c'était le cas, ça voudrait dire que la chance nous sourirait enfin. Mais en attendant on devait s'accrocher. La première fois que je suis allé dans un de ces clubs, c'était l'été dernier avec mes copains de fac, Salah et Peter. Là-bas, on nous a raconté que plusieurs jeunes avaient réussi à émigrer grâce à Internet. Le dernier en date c'était Ibrahim... Il était de ma promotion, je le connaissais bien, il est parti il y a six mois."

Ibrahim avait émigré grâce à sa tante qui vivait en Angleterre depuis un quart de siècle et qui était de nationalité anglaise. Il avait obtenu un visa de tourisme, arraché à la gueule du lion avec l'aide précieuse de sa tante et de son époux. Ils vivaient à Hook, une petite ville du Hampshire, à une heure de Londres en train. Ibrahim aimait s'imaginer que le capitaine Hook était natif de cette ville. Il jouait aussi à se prendre pour l'un des héros de James Barrie, ces pirates qui, comme lui, étaient passés par Hook pour s'emparer de ses bijoux. Il était bien décidé à ne jamais retourner en arrière, et seulement deux jours après son arrivée, il commença à travailler dans une ferme appartenant à un vieil Anglais. Mais les vents ne sont pas toujours en faveur des bateaux des pirates ! Son père mourut subitement, et Ibrahim fut obligé de rentrer car il était son fils unique. Il devait assumer de nombreuses obligations sacrées pour la famille, ce qu'il fit en toute sérénité, sachant au fond de lui-même que rien ne l'empêcherait plus de retourner en Angleterre. Mais comme on dit en arabe : "Il est plus facile de sortir du hammam que d'y entrer une nouvelle fois." Et

fatalement, il n'obtint pas de deuxième visa de tourisme après avoir fait si peu honneur au premier. Il ne lui restait plus qu'à observer le monde à travers sa cyberfenêtre, en attendant de passer à travers. Il resta flanqué là, devant son écran, durant des mois, y compris pendant les heures des repas. Il passa des heures à chatter avec des dizaines de jeunes femmes mais aucune d'entre elles ne semblait répondre à ses critères. Après six mois, il réussit enfin à faire la connaissance d'une femme de Hook, de vingt ans son aînée. Puis il passa six autres mois à la convaincre de venir au Caire à ses frais pour qu'ils se marient. Elle vint finalement au Caire et il se mit en quatre pour elle. Il se montra viril, tendre et passionné et elle finit par l'épouser. Toutefois, malgré leur contrat de mariage, le consulat britannique du Caire ne lui délivra pas de visa. Alors, elle rentra à Hook et intenta un procès devant les tribunaux pour obtenir un droit de regroupement familial. Lorsqu'il la vit, le juge se dit que cette pauvre femme n'aurait pas d'autre opportunité d'avoir un homme dans sa vie. Il compatit, elle obtint ainsi gain de cause et le consulat fut obligé d'accorder un visa à Ibrahim.

“Ibrahim serait reparti si le tribunal était égyptien, mais à l'âge de la retraite pour se faire poser un dentier. Je suis avocat et je sais comment ça marche. Grâce à Dieu, c'est un tribunal britannique qui a permis à Ibrahim de se sortir d'une merde noire. Nous aussi on est prêts à tout pour sortir de l'impasse. J'ai téléphoné à Hagar et je lui ai demandé de me rejoindre au jardin d'Orman, parce que j'adore ce parc. J'avais fixé le rendez-vous le 1^{er} janvier 2005 à midi, date du cinquième anniversaire de notre

premier regard, à l'endroit où nous avons vécu nos plus beaux moments. Cet endroit est habité par notre histoire, notre première étreinte, notre premier « je t'aime », puis notre premier baiser. Ô Hagar! Que j'aime tout en toi! Même cette petite cicatrice sous ton menton. Le matin, en descendant de ma chambre, j'hésitais à tenir ma mère au courant de ma décision. Impossible. C'était mon anniversaire et elle était venue m'embrasser, toute contente, et me parler du gâteau qu'elle voulait me préparer pour l'occasion. Alors je me suis réfugié dans mon journal jusqu'à ce que je tombe sur une nouvelle pour le moins surprenante : le tsunami qui a suivi le tremblement de terre au Sri Lanka a fait des milliers de victimes parmi les humains mais pas un seul animal, dans cet endroit précis où se trouve pourtant la plus grande concentration d'animaux sauvages de la planète. C'est possible qu'il y ait eu vingt mille morts mais pas un seul animal? Pas un éléphant, ni même une girafe? Selon un spécialiste : « Les animaux ont le don de pressentir les catastrophes, comme un sixième sens. » S'il y avait des animaux sauvages en Égypte, comme au Sri Lanka, ils auraient déjà pris la fuite, car la catastrophe est imminente. Et le plus fou, c'est qu'ils auraient tous obtenu des visas. C'est bien connu, les Européens et les Américains préfèrent les animaux aux sales humains de notre espèce. Je suis sorti de chez moi et j'ai pris un microbus. Sur la route vers le jardin, j'ai cherché un chat ou un chien dans la rue mais bizarrement je n'en ai trouvé aucun! Je me suis dit : Ça commence, les chiens nous ont abandonnés. Je suis arrivé une heure avant le rendez-vous. Je me suis installé sous l'arbre dont les branches et les feuilles avaient abrité

nos plus beaux moments d'amour. Je cherchais à prendre des forces pour ce qui m'attendait. Je regardais le ciel, implorant de l'aide et du courage pour pouvoir dire tout ce que j'avais sur le cœur, ou plutôt dans la tête. Mais comment le ciel pouvait-il m'aider à rompre alors qu'il était notre témoin ? Un jour, on avait fait le serment que le ciel serait toujours témoin de notre bonheur. J'avais espéré que mon père partagerait notre joie et qu'il me regarderait d'en haut faire mon entrée dans une nouvelle vie. On s'était mis d'accord sur la cérémonie de notre mariage, la fête se tiendrait à l'extérieur pour que le ciel soit notre témoin. Soudain, je me suis dit que ce serait peut-être la dernière fois de ma vie que je la verrais. Je tremblais... Je me suis demandé : Qu'est-ce que j'aurais d'autre à lui offrir qu'un peu de pollution ? Et au lieu de me sentir fort à faire bouger les montagnes, j'étais cassé. Je me suis mis à pleurer. Non, je n'ai pas pleuré, j'ai pleurniché."

Ahmad ne se souvenait pas comment il était arrivé du jardin d'Orman à son lit. Il essayait de se rappeler un instant, une image, une scène, mais tout était sombre en lui. Il ne savait même plus s'il était revenu à pied, s'il avait pris un taxi ou s'il était monté sur les ailes d'un rock en colère. Il plongeait furieusement la tête sous l'oreiller, il ne voulait plus respirer. Lorsqu'un fin rayon de soleil atteignit la pupille de son œil droit, il le referma vite, implorant Dieu que l'obscurité l'accompagne jusqu'à sa tombe. Il s'entêta un long moment à bloquer sa respiration mais il finit par faire entrer un peu d'air. Il sortit sa tête de sous l'oreiller et ouvrit les yeux en inspirant profondément pour absorber tout l'oxygène du Caire.

Il contempla sa chambre devenue minuscule à cause des manuels de droit posés comme des pavés les uns sur les autres, contre le mur prêt à s'écrouler.

Il se leva et ouvrit le battant de son armoire sur lequel se trouvait un long miroir. Il regarda son œil droit qui envoyait à son cerveau des signaux de douleur aiguë. Il était rouge de sang mais il ne s'en soucia pas.

Il se dirigea vers son lecteur de cassettes qui datait de l'âge de pierre, posé à sa place habituelle sur son bureau bien-aimé. Il introduisit une cassette d'Oum Kalthoum et se mit à tourner dans sa chambre, comme un lion prisonnier d'un zoo minable.

Ansak, da kalam

Ansak, ya salam

À l'intérieur de l'armoire entrouverte, il remarqua la chemise bleu marine que lui avait offerte Hagar. Il la regarda, les yeux écarquillés, puis il referma l'armoire et se remit au lit. Il respira profondément, puis il bloqua à nouveau sa respiration et posa sa tête sous l'oreiller.

“Je pensais que mon plan était tout tracé car je me croyais dur et résistant à toute épreuve. Finalement je me suis découvert faible, l'amour de Hagar m'habitait jusqu'à la moelle. J'étais convaincu que c'était notre intérêt à nous deux. Moi j'allais émigrer et, elle, elle s'occuperait de ses affaires. Quand j'ai tout raconté à ma mère, elle ne m'a pas cru. Elle s'est mise en colère. Elle était persuadée que j'avais tort sur tous les plans. Que j'avais abandonné Hagar et que rien au monde ne pouvait justifier ce que j'avais fait et la manière dont j'avais agi avec cette pauvre fille

amoureuse. Que si mon père était vivant, il aurait su me la faire épouser. À la fin, elle m'a dit que je ne méritais pas mon gâteau d'anniversaire, car j'étais dur et sans cœur. Quelques jours plus tard, Hagar m'a téléphoné et m'a demandé de tout oublier et de faire comme si rien ne s'était passé. Mais je suis resté solide comme un roc, attaché à ma décision comme un trapéziste du cirque Al-Helw* à sa corde. Depuis ce jour, je n'ai plus ressenti aucun remords en chattant avec Elisa sur Internet. C'était devenu la chose la plus importante pour moi. J'ai décidé d'accepter n'importe quel boulot en attendant un signe du bon Dieu pour quitter ce pays, avec l'aide d'Elisa."

Le plan d'Ahmad, de Yasser, de Salah, de Peter et des autres consistait à se rendre quotidiennement au cyberclub. Ils commençaient par envoyer des messages au hasard à travers MSN Messenger, Yahoo Messenger, Skype et AOL Instant Messenger à n'importe quelle femelle connectée. En général, ils restaient en ligne de 20 heures à minuit, heure de l'Europe occidentale ou des États-Unis. Ils recherchaient des profils de femmes mûres, entre trente-cinq et quarante-cinq ans, donc de quinze ans leurs aînées. En général ils mentaient sur leur âge et prétendaient avoir autour de la trentaine. Ils préféraient les femmes pas terribles, voire les moches, d'origine modeste. Encore mieux, si la cible sortait d'une histoire d'amour longue et douloureuse, qui s'était soldée par un échec après une grossesse ou deux, de préférence célibataire depuis plus d'un an. Ses

* Cirque égyptien ambulant fondé en 1889. (*Toutes les notes sont des traductrices.*)

chances de rencontrer quelqu'un n'en auraient été que plus limitées et elle aurait, grâce à Dieu, perdu tout espoir d'entretenir une relation sexuelle avec un homme de son pays. Ces critères compliqués d'apparence ne l'étaient pas en réalité, le pourcentage des divorces en Europe atteignait entre 40 % et 50 % des couples mariés.

Les plans changeaient d'un jeune à l'autre. Certains préféraient une relation chaude comme Marilyn Monroe. Ceux-là misaient sur les sentiments et sur l'amour, le véritable, celui qu'ils ne pouvaient pas connaître dans leur pays austère. Ils rêvaient d'un coup de foudre avec une femme européenne, de vivre une romance pimentée comme au cinéma, avec une touche d'imagination personnelle. D'autres la préféraient froide comme le marbre. "Je cherche une solution pour partir. On se marie un temps pour que j'obtienne la nationalité de ton pays. On peut conclure un marché qui nous arrange tous les deux, selon que tu cherches de l'argent, de l'amour ou du sexe."

"Mon gros problème, c'est que je n'arrive pas à faire la part des choses entre la morale, l'éducation que j'ai reçue et ce qui se passe en réalité. J'essaie, mais je n'y arrive pas. Ça ne me pose aucun problème de payer des pots-de-vin, de mentir ou de tricher, mais je ne dis pas non plus que j'approuve complètement. Actuellement, on ne peut plus se permettre d'avoir du bon sens, il faut se laisser sou-doyer comme un dépravé... C'est un dilemme! Ma conscience me martyrise, je n'arrive pas à la calmer. Hier, il y avait un jeune qui chattait à côté de moi avec une femme, il n'arrêtait pas de m'interrompre

pour que je lui traduise des mots en anglais. Il lui disait qu'il était fou d'elle et qu'il n'en pouvait plus. Quel baratin ! Il était accro et prêt à signer un contrat comme quoi il lui ferait l'amour au moins deux fois par jour pendant deux ans si elle se mariait avec lui et lui obtenait la nationalité allemande. Il m'a dégoûté. C'est de l'abus ! Je pense même que c'est de la prostitution. Moi, à Elisa, je lui ai tout dit franchement, sans lui raconter l'histoire de Hagar bien sûr. À part ça, elle sait tout sur moi. Elle sait aussi que je veux émigrer à cause du chômage dans mon pays, elle a bien compris les enjeux. Elle m'a même dit que c'étaient eux la cause de notre déchéance, qu'elle en avait mauvaise conscience et que le colonialisme avait été moins nuisible que le comportement des Américains ces derniers temps. Elle était très étonnée que je sois avocat et désespéré à ce point. Elisa vit à New York, elle est designer chez un couturier. Elle gagne 900 dollars par semaine. C'est une artiste douce et très cultivée. Mais le plus important dans tout ça, c'est qu'elle a le sens de l'humour."

Lorsque Ahmad raconta à sa mère une blague que lui avait envoyée Elisa par Internet, elle resta de glace. Elle ne trouvait rien de drôle à tout ce qui concernait le départ de son fils. Au contraire, elle était prête à éclater en sanglots. Il avait souvent essayé de lui expliquer ce qui l'empêchait de rester, qu'il ne pourrait rien apporter à ce pays dévasté. Pourtant, malgré tout ce qu'elle endurait comme problèmes financiers et malgré l'échec de son fils à trouver du travail, elle n'avait pas digéré l'idée qu'il puisse émigrer. Elle ne comprenait pas : "La Bien Gardée ne sombrera pas. C'est le plus beau pays du monde,

non ? Il est même cité dans le Coran ! Et l'âme de son peuple qui va jusqu'au ciel !" Toute sa vie elle n'avait cessé de fredonner *Viens, mon beau pays, te serrer bien fort contre moi**. Elle avait connu des victoires et des défaites. Elle avait participé à des manifestations. Elle ne comprenait pas pourquoi son fils, depuis sa naissance en janvier 1982, n'avait participé à aucune. Puis elle se reprenait : "Est-ce qu'il y a eu une seule manifestation depuis cette date ?" Impossible de le savoir. Fawzeya était diplômée du département de psychologie de la faculté des lettres, elle était de la promotion de 1972. L'université était restée en effervescence et les étudiants en révolte pendant toutes ses années d'études. Elle se souvenait des manifestations de 1972 comme si c'était hier, elle hurlait et appelait à la guerre jusqu'à se retrouver aphone et devoir se taire une semaine sur ordre du médecin. Que s'était-il passé ? Ahmad répondait avec sa nonchalance habituelle que le seul message que lui faisait parvenir l'État égyptien depuis sa naissance était celui-ci : "L'Égypte est un pays faible, nous dépendons des Américains qui nous fournissent le blé et les dollars. Ils détiennent toutes les clés, et nous, nous n'avons que des portes fermées."

L'histoire qu'Ahmad préférait enfant, c'était celle de la maison à plusieurs chambres. On pouvait circuler dans toutes, sauf une, qui était fermée. Mais comment vivre dans une maison où toutes les pièces sont inaccessibles ? "Maman, il n'y a ni vie politique, ni vie économique, ni vie sociale. Il n'y a que des squelettes habités par de mauvais esprits." Ahmad lui parla du film qu'ils avaient vu ensemble

* Chanson d'Abd al-Halim Hafez.

sur une chaîne saoudienne, *The Truman Show*, avec Jim Carey. “Truman pense qu’il a une vie ordinaire, jusqu’au jour où il découvre que toute sa vie n’est qu’un mensonge. Que tout autour de lui n’est qu’un décor artificiel, un collage d’affiches sur des panneaux en bois. Tout est faux, y compris la mer et les vagues. Il était le personnage principal d’un show télévisé à succès. Tu vois, notre vie est comme celle de Truman, et les Américains nous regardent en ricanant.”

*Chère maman,
Elisa m’aime et je l’aime aussi, je suis très attaché à elle. C’est comme ça. La semaine prochaine, le jour de son anniversaire, le 5 mars, je vais lui demander de m’aider à partir.*

Avec sa naïveté et son bon cœur, Ahmad s’était accroché à un espoir fragile. Il ne voulait en faire qu’à sa tête et mettait de côté les conseils de son entourage. Il s’attachait à Elisa, bien qu’elle eût son âge et qu’elle fût extrêmement belle. Elle n’avait jamais été blessée. Tous ses amis lui affirmaient qu’il se trompait de cible, comme quand il rêvait du bureau du procureur. Elisa n’avait pas les caractéristiques requises et, de toute façon, il ne sortirait pas du pays sans se prostituer. Il n’écoula personne, mais le temps leur donna raison. Elisa et ses douces promesses s’évaporèrent. Lorsqu’elle sentit qu’il s’attachait trop à elle et qu’il franchissait la limite à ne pas dépasser, elle disparut pendant une semaine. Ahmad était dans tous ses états. Il essaya même de lui téléphoner mais son portable était éteint. Au bout de huit jours, il la surprit en ligne et son cœur bondit de joie. Mais les

mots qui parvinrent de l'autre côté de l'Atlantique étaient écrits par la mère d'Elisa qui lui annonça la mort de sa fille, une semaine plus tôt, dans un accident de voiture, alors qu'elle fêtait son anniversaire avec ses amis.